

ABONNÉS

LE SOIR

Retrouvez nos autres grands formats sur notre site. Le dernier en date : « La course à l'hyperpuissance des géants de la tech s'accélère. »

plus.lesoir.be

grand format

LUDIVINE PONCIAU
FRÉDÉRIC DELEPIERRE

L'exploitation, le viol, l'humiliation et la manipulation, Maïté Lønne en a fait la douloureuse expérience. À 27 ans, la jeune femme a entamé un long processus de reconstruction qui la pousse à raconter son édifiante histoire et à militer pour la défense des femmes et des enfants sexuellement abusés. Un témoignage sur une trajectoire particulière et individuelle mais qui permet de comprendre comment le piège de la prostitution se referme sur les jeunes femmes les plus vulnérables et les plus isolées affectivement ou socialement.

Les premiers sévices, Maïté les a subis à l'âge de six ans. Des attouchements que lui infligeait régulièrement son cousin de 15 ans lors des repas de famille. Trois ans plus tard, c'est au tour de son beau-père d'abuser d'elle.

Issue d'un milieu bourgeois, elle est confrontée à l'incompréhension des membres de sa famille que son comportement et son mal-être incommodent. « Je me scarifiais, je faisais des crises de colère, de tétanie. Les autres enfants me trouvaient bizarre, me rejetaient. L'école a fini par me renvoyer. On craignait que je fasse du mal aux autres. Ma mère a alors posé des questions sur mon beau-père et a enfin compris. » Prise en charge par les services d'aide et de protection de la jeunesse jusqu'à sa majorité, elle fera plusieurs séjours dans une aile psychiatrique où elle sera à nouveau agressée sexuellement par un patient (jugé pour ces faits, il a été acquitté au bénéfice du doute), sera placée en foyer d'accueil ou dans un internat.

« Vis ou meurs »

Repli sur soi, automutilation, anorexie, deal en rue et premières seringues dans le bras... la descente aux enfers se poursuit. « J'étais à la drogue dure, ce qui m'a amenée à fréquenter le milieu de la rue qui était très éloigné du mien. La première fois que je me suis présentée dans un foyer, un mec m'a demandé de quel "tierkar" je venais. Je n'ai pas compris. On s'est moqué de moi. À partir de là, j'ai appris les codes de la rue par mimétisme. »

À l'aube de la vingtaine, elle intègre un squat bruxellois niché en bord de canal. « Pas un squat glauque », précise-t-elle, mais un appart où s'entassaient une vingtaine de sans-abri. « Le jour de mes 18 ans, j'étais violée par l'un des occupants. » Une agression commise avec une telle brutalité qu'elle en gardera longtemps les séquelles. Lassée de cette vie chaotique dans laquelle toutes ces souffrances et la drogue l'ont plongée, Maïté décide de se sevrer. « Je me suis dit : "Maintenant ça suffit. Vis ou meurs, mais arrête de faire semblant." Pendant toute une année, je suis restée amorphe. L'ennui est un des premiers facteurs de rechute alors je me suis mise en quête d'un boulot dans l'horeca. »

Elle repère une annonce sur Facebook et est très vite invitée à rencontrer le patron du resto, un certain David K., au Quick de la gare des Guillemins à Liège. L'entretien se passe bien mais il souhaite la revoir quelques jours plus tard, dans son établissement, un resto grec à Seraing, et en compagnie de ses associés. « Quand je suis arrivée, le resto était vide. Le patron était seul. On a parlé mais je sentais que quelque chose ne tournait pas rond. Il m'a dit que je devais être plus présentable comme il cherchait des filles pour travailler dans son resto mais aussi dans le club qu'il gérait. Il m'a demandé d'enfiler la robe et les talons qu'il avait préparés pour moi. Une fois habillée, il m'a questionnée sur la manière dont je m'y prenais avec les hommes en général. J'ai voulu aller remettre mes vêtements et là, il m'a plaquée au sol, a mis sa main autour

Maïté Lønne est l'une des victimes de l'exploitation sexuelle. Elle décrit comment son proxénète a profité de sa fragilité et l'a isolée pour mieux la soumettre à son emprise.

de ma gorge et m'a violée. Je me suis immédiatement dissociée. Quand il a eu fini, il m'a lancé une liasse de billets au visage. Dans ma tête, je me suis inventé un scénario dans lequel je n'avais pas été violée. Je me disais : "Non ce n'est pas possible. Pas encore !" J'éprouvais beaucoup de culpabilité parce que cette fois-là, je n'avais pas crié, je n'avais pas pris la fuite alors que je n'étais plus sous l'emprise de la drogue. »

Quelques jours plus tard, elle est contactée sur Facebook par une certaine Héléna qui dit travailler comme secrétaire pour David K. « Elle m'écrivait qu'elle était désolée de ce qui m'était arrivé. Qu'elle aussi avait été violée et que David K. essayait de recruter de nouvelles filles. » Les deux femmes échangent sur Facebook pendant plusieurs mois. Maïté voit en elle une confidente, un précieux soutien.

L'emprise

Et puis un jour, cet appel qui lui glace le sang : c'est David K. qui tente de la joindre. Il insiste. Une fois, deux fois, dix fois... « Héléna m'a suggéré de décrocher pour savoir ce qu'il voulait. Il m'a alors expliqué qu'il avait pris des photos de mon Facebook et qu'il les avait postées sur un site d'escort girl. Il en parlait sans jamais dire le mot prostitution ni tarif. Il savait que j'étais en couple et a menacé de s'en prendre à ma compagne. J'avais si peur que je l'ai quittée et que je me suis enfermée chez moi. »

Et isolant sa victime, en la poussant dans ses derniers retranchements, le proxénète est parvenu à ses fins : la plonger dans une telle détresse qu'elle serait capable de s'agripper à la première main tendue. La sienne. « Un jour, j'ai craqué et je suis retournée à Liège. »

Durant ces six mois de prostitution forcée, Maïté - Katarina pour les clients - ne croquera qu'une ou deux autres filles du réseau. « Il passait me prendre en voiture et on allait à l'hôtel ou dans une maison où m'attendait un client. Quand c'était fini, il prenait l'argent et m'en laissait un peu. Puis, du jour au

lendemain, plus rien... »

Une libération ? L'emprise de cet homme sur sa victime était telle que son silence ne fut pas source de soulagement mais d'angoisse. « Je n'ai pas replongé dans la drogue, mais à l'intérieur, j'étais vide. Depuis l'enfance, j'ai été drillée à être abusée. Alors comment vivre autrement, comment sortir de ces mécanismes autodestructeurs ? Je ne ressentais plus rien. On aurait pu me battre à mort, je n'aurais pas protesté. »

Héléna, le coup de grâce

Bien que ravagée, elle ne parvient pas à se considérer comme une victime. Ce n'est que lorsqu'elle sera convoquée par la brigade de traite des êtres humains de la police de Liège qu'elle prendra conscience de l'ampleur du réseau et de la réelle identité de son souteneur. « On m'a dit qu'il était en état de récidive. Qu'il venait de sortir de prison pour les mêmes faits. » Le policier poursuit ses révélations : « Héléna, sa confidente sur Facebook, n'est pas une autre victime comme elle le prétendait. C'est son proxénète qui, pour obtenir des informations et adapter sa technique de manipulation, se faisait passer pour la gentille secrétaire. » Le coup de grâce.

Les répertoires de David K. (laokimidis K. de son vrai nom) saisis par la police contenaient les noms, adresses et numéros de téléphone de près de 300 filles âgées de 15 à 25 ans. Jugé en 2014 par le tribunal correctionnel de Liège, il a écopé de huit années de réclusion pour traite des êtres humains, exploitation de la débauche, tenue d'une maison de débauche et viol. « Ce qui était le plus dur, c'est que la presse parlait de nous comme de "filles naïves et crédules, essayées avant emploi". Comme si nous n'étions que dix petites connes qui s'étaient fait avoir. »

Les deux années qui ont suivi le procès, Maïté les a passées à tenter de se reconstruire, mais à l'intérieur d'elle-même, « c'était Bagdad ». Aujourd'hui, elle parvient enfin à remonter la pente. « J'ai découvert le théâtre qui m'a permis de me réapproprier mon corps et j'ai enfin trouvé un psychologue spécialisé. La naissance de mon fils m'a aussi aidée à me réconcilier avec moi-même. »

Ce second souffle, elle le trouve aussi dans le militantisme et dans le travail de dénonciation qu'elle réalise avec plusieurs associations. Deux bouquins, dont une biographie, paraîtront dans les prochains mois. « Je ne veux pas jouer à celle qui va bien. Je sais que je serai en cheminement jusqu'à la fin de la vie. Seul le temps atténue la douleur, si on en fait quelque chose. »

les associations « Les enquêteurs manquent de m

L.P.O. ET F.D.E.

Installé dans un endroit tenu secret dans les campagnes wallonnes, le centre Esperanto est le seul à accueillir des mineur(e)s victimes de la traite des êtres humains en Fédération Wallonie-Bruxelles. « Ça fait une dizaine d'années que l'on rencontre des cas de jeunes filles contraintes de se prostituer en passant par des sites internet », commente une responsable du centre. « Elles sont en décrochage avec leur famille et le monde scolaire et tombent dans les griffes de leaders de bandes urbaines. »

« L'entrée dans la bande peut se faire par le biais d'une rencontre dans un bar ou à travers les réseaux sociaux », embraie Sarah De Hovre, directrice de Pas-Asa, un centre bruxellois qui accueille des victimes d'exploitation sexuelle. « Souvent, la jeune adolescente a besoin de combler un manque affectif ou souhaite acheter un iPhone ou des vêtements. Elle a un besoin de paraître. C'est devenu un fléau. Comme elle n'arrive pas à suivre financièrement, elle est prête à tomber dans la prostitution. Au début, elle accepte des photos de nu pour son

petit ami, mais ce dernier utilise ensuite les clichés pour la faire chanter. Elle accepte alors une première passe pour préserver son image, puis tout s'enchaîne... »

Tomber dans le système peut aussi se faire à des milliers de kilomètres de la Belgique : en Roumanie, en Bulgarie ou en Moldavie. A travers ce que l'on appelle les « loverboys ». « Dans la rue, les discothèques ou dans les écoles, ces hommes observent et sélectionnent des jeunes filles fragiles qu'ils séduisent », détaille la criminologue d'Esperanto. « Ils ont souvent un physique avantageux, une belle voiture et promettent une vie facile à leur proie si elle les suit en Belgique. Arrivées à Bruxelles, elles déchantent très vite. Le petit ami joue la carte de la galère financière. Soit la jeune fille propose de se prostituer pour l'aider, soit il le lui demande. »

Certains réseaux actifs en Belgique sont en réalité dirigés depuis l'étranger. « Les clients vont sur un site dont le gestionnaire se trouve en Russie et payent avec une Visa. Quand il a reçu le paiement, le proxénète donne l'adresse et les numéros de code pour entrer dans l'im-

meuble », illustrent Sophie Jekeler et Sandrine Cnapelinckx, présidente et directrice de la Fondation Samilia. L'association lutte contre la traite des êtres humains et l'exploitation sexuelle, notamment des jeunes femmes originaires des pays de l'Est. « Les victimes n'ont donc aucune idée de qui va venir et ne reçoivent pas l'argent en liquide. » Une technique qui rend particulièrement difficile l'identification des proxénètes qui « ont toujours une longueur d'avance ».

Dans le milieu étudiant

La Fondation Samilia a également identifié des victimes dans le milieu étudiant. « Il y a quelques années, une étudiante française qui se prostituait à Bruxelles est tombée sur un client qui lui a enfoncé un poignard dans le vagin : 40 points de suture. Son petit copain était son mac », relatent Sophie Jekeler et Sandrine Cnapelinckx. « Elle n'était pas en rupture avec sa famille ni isolée, mais dans le besoin et sous l'emprise de son copain. Ces étudiantes ne se considèrent pas comme des prostituées. Pour elles, c'est temporaire. Mais même si ce choix est à la base volontaire, certaines

« Je ne pa
comme un